

Pour nos enfants

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 24

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218023>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

devant le conseil de guerre, le général se fit renseigner sur les causes qui avaient déterminé la querelle. Il fit venir Ruchonnet.

— Vous vous rendez compte de votre situation, sergent-major ? fit simplement le général.

— Je n'ai pu me contenir, mon général.

— C'est le conseil de guerre.

— Oui.

— La mort.

— Oui.

Il se fit un long silence. Le général semblait réfléchir.

Ruchonnet, debout, dans la position militaire, attendait.

— Savez-vous, reprit Dumouriez, qu'à votre place, j'aurais agi exactement de la même façon ?

Ruchonnet écarquilla les yeux.

— Et pour vous prouvez que je vous exprime ma pensée, je vais vous fournir le moyen d'aller provoquer régulièrement votre adversaire, en vous donnant le grade égal au sien.

C'était visible. Le cœur du sergent-major secouait son habit.

— Mon général ! c'est vrai ? vous...

— Oui, mon ami ! vous pouvez vous retirer.

Allez !...

Lieutenant !

Le lendemain, au petit jour, le lieutenant Ruchonnet blessait d'un coup de sabre au visage l'insulteur de la fille d'auberge.

On comprendra donc qu'à la vue de trois officiers autrichiens, celui qui servait depuis si longtemps la France et qui arrivait en congé exceptionnel à Lausanne, ait eu un tressaillement involontaire.

Les sourcils de Ruchonnet se joignirent, son regard se fixa sur les visages ennemis, il toisa les tuniques blanches. Les Autrichiens riaient. La provocation était réelle.

Ruchonnet s'arrêta net, serra ses poings, face aux rires, et leur décocha :

— Blancs-becs !

Les Autrichiens portèrent la main au sabre.

— Le lieu est mal choisi, fit Ruchonnet en voyant ce geste. Ce soir, sur la place de Montbenon, je vous attendrai...

A cette époque, la place de Montbenon était une vaste pelouse, entourée d'arbres gigantesques. Il a bien changé de mine, le vieux Montbenon. Le palais construit sur la pelouse forme une grande tache grise sur le vert gazon d'autrefois.

Ruchonnet fut le premier au rendez-vous. Sa silhouette se dessinait, svelte et gracieuse, sur la pelouse. Il n'attendit pas longtemps car les Autrichiens s'avançaient vers lui. Sans mot dire, l'un d'eux retira sa tunique. Ruchonnet avait déjà mis bas son dolman.

Le combat s'engagea très violent, pareil au corps à corps sur le champ de bataille.

Ruchonnet avait la rage au cœur. Le rire insultant des Autrichiens l'avait exaspéré. Il cherchait à porter un coup terrible. Les cliquetis se succédaient rapides, au milieu d'un profond silence.

Tout à coup, sans proférer un mot, l'Autrichien s'effondra, la gorge ouverte.

Très calme, Ruchonnet fit quelques pas de côté, examina son arme, leva la tête et dit simplement :

— A vous ! messieurs...

Dix minutes après, les deux Autrichiens roulaient sur le gazon, frappés par la même coup, avec la même sûreté de main, la même précision.

A la faveur de la nuit, le lieutenant repassa la frontière et reprit sa place dans son régiment.

Plus tard, Ruchonnet revint à Lausanne où il se maria. Il eut un fils qui fut professeur d'escrime à l'Académie de Lausanne et un petit-fils que les Vaudois appelleront toujours : « Le grand Louis ».

(Feuille d'Avis de La Vallée.)

LA REBUSE

AU début de mai, dans l'éclatante lumière d'un soleil d'été, le jeune feuillage des hêtres est monté à l'assaut des crêtes jurassiennes. A peine les jeunes bourgeons venaient-ils de s'ouvrir dans la plaine, couvrant de frondaisons nouvelles les creux des vallons comme les petites collines, que les taches claires apparaissaient déjà, à mi-côte, au-dessus d'un rideau de sapins. Une tache, d'un vert clair d'abord ; puis une autre tache, puis d'autres encore ; et bientôt toutes ces taches claires ont chanté leur chanson dans la masse sombre des sapins à peine dépouillés du poids de la neige.

Et l'on assiste à cette montée des feuilles qui est l'un des phénomènes les plus curieux du Jura. D'un jour à l'autre, le jeune feuillage est monté d'un étage, d'un jour à l'autre, il s'est élancé, plus haut, vers la lumière. Déjà, aux premiers jours de mai, il avait atteint les hautes croupes arrondies qui entourent le Suchet, de même que l'arrête des Aiguilles de Baulmes.

Croyant l'été venu, déjà les grillons chantaient dans les prairies et les hirondelles décrivaient des courbes gracieuses autour des toits bruns du village. Et le soir, quand l'air frais descendait de la montagne, le ciel, d'un bleu sombre, apparaissait tout criblé d'étoiles. C'était la nuit, la belle nuit d'été qui reprenait possession de l'étendue, la nuit faite de calme, de silence et de recueillement.

Mais, pareille à une fée malfaisante, la rebuse est venue. La rebuse ! mot de chez nous, si caractéristique par son apreté. Un soir, la lune a eu son halo puis, au matin, le soleil s'est levé en incendiant l'horizon de ses lueurs fauves. Alors les nuages se sont agités dans le ciel, les petits nuages qui se sont pourchassés, comme des papillons de printemps, qui se sont groupés, liés entre eux par de longs fils aussi tenus que ceux des toiles d'araignées. Et la grande toile est apparue : elle a envahi tout le ciel de ses nombreux réseaux entrecroisés.

Puis, galopant par dessus les crêtes livides, le vent est venu ; il a lancé un premier nuage qu'on a vu passer comme une flèche sur la montagne ; un second nuage a été lancé, puis un troisième. Et bientôt, tous les nuages, accumulés à l'horizon — pareils à un troupeau de moutons que pousse un invisible berger — ils se sont élancés, comme épouvantés par la bourrasque. Ils ont étendu leur grand rideau gris sur les sommets et les arêtes, étouffant le chant des oiseaux et le bruit des sources ; ils ont envahi les combes où s'abritent les vieux chalets de pierre grise ; ils ont déployé — pareils à de grands oiseaux nocturnes — leurs ailes humides sur les pâturages où, déjà, les gentianes ouvraient leurs yeux bleus et souriaient à la lumière. Et, pour accompagner la rebuse, de nouveau le vent a repris son galop irrésistible. Il a passé sur les sommets, il s'est emparé de la cime des arbres qu'il a secouée avec rage puis, descendant la pente, il a arraché aux vieux hêtres des touffes de jeune feuillage. Dans les vallons, au bord des routes, aux carrefours des chemins il a jeté en l'air les feuilles mortes du dernier automne puis, passant les clairières, il s'est abattu, comme un animal furieux, sur le village.

Secouant les chevrons et les poutres disjointes, il a arraché les vieilles tuiles qui sont tombées, avec un bruit sec, sur la route. On a entendu claquer les volets et, tout de suite après le bruit métallique d'un carreau de fenêtre qui se brise. Les girouettes des clochers et des tours se sont mises à tourner en tous sens, tandis qu'aux fentes des portes, le vent est venu, comme un mendiant, hurler sa plainte.

Bientôt la pluie commença à tomber ; non pas les longues pluies monotones et douces de l'été qui tombent sans bruit et sans fin, mais une pluie brusque, violente, qui vous frappe au visage, une pluie où l'on sent la neige. Alors les hirondelles viennent se blottir sous les avant-toits, leur petite tête noire enfoncée dans les

plumes, une petite tête dont on aperçoit que le bec ; comme au retour de septembre, elles tiennent leurs conciliabules, tandis que les moineaux — ces hardis compagnons — s'en vont, entre deux giboulées, saisir un grain d'avoine croulé sur la route.

Durant toute la nuit, le vent s'est mis à souffler, rabattant la fumée sur les toits ou dans les cheminées, au grand désespoir des ménagères qui ont peine à préparer le repas du soir « à cause de ce feu qui ne marche pas ».

Au matin, le soleil se lève sur un paysage d'hiver. La neige s'étale complaisamment sur les crêtes du Jura ; même, elle a envahi les pâturages, pesant de tout son poids sur les tiges fragiles des herbages, fermant les yeux bleus des gentianes et mettant sa calotte blanche sur la cheminée à bascule du vieux chalet. La cime des sapins est partout couverte de givre.

Vers dix heures seulement, une détente se produit dans l'air. Sur les pentes ensoleillées, la neige s'en va rapidement ; peu à peu les pâturages reprennent leur parure printanière et les parterres de fleurs brillent de nouveau d'un vif éclat.

Mais qu'est-ce donc que ce grand rideau qu'on aperçoit sur la crête ? Ce grand rideau roux comme une peau de lion ! Ce sont les derniers hêtres — si robustes malgré l'altitude — qui ont souffert de la gelée. Il semble que le beau feuillage printanier ait pris brusquement la couleur qu'il doit avoir en novembre.

En bas, dans la plaine, la rebuse a jauni les haricots et brûlé les feuilles des jeunes plantes de tomates. Certains vignobles — ceux qui persistent à vivre malgré et surtout l'apreté du climat — n'auront pas de récolte cet automne. Les jeunes pousses pendent lamentablement sur leurs tiges.

N'allez pas croire que nos montagnards vont arracher les vignes qu'ils possèdent « dans les bas », comme ils disent. S'ils arrachent l'hiver prochain, soyez certains que ce sera pour planter à nouveau. Marc-Henri me disait encore il y a peu de temps :

— Vous savez si je la soigne, ma vigne, et vous savez si elle est ingrate. Il y a la gelée, le mildiou, l'oïdium, enfin toutes les misères que nos pères n'ont pas connues. Eh bien ! même si le litre de vendange me revenait, bon an mal an, à un franc cinquante, j'aimerais mieux encore récolter mon vin que de l'acheter chez le marchand.

Ici, une gelée à la vigne, ce n'est qu'un accident puisqu'il ne s'agit, comme dit le paysan, que d'un revenu accessoire.

Un jour s'en va, un autre vient. Après la rebuse implacable, après le départ des saints de glace — vieillards aux doigts de givre et aux manteaux humides — l'été s'avance en tremblant sur son char tout fleuri de roses, de jasmains et de clématites.

On connaît, dans le Jura, deux rebuses qui ne manquent jamais de faire leur apparition. Celle du « coucou » d'abord, qui met sa note discordante dans la triomphale symphonie de mai, et celle des « fruitiers » qui vient un peu plus tard, au moment de la montée, ou bien encore quand le bétail a déjà pris possession du pâturage — du beau pâturage tout verdoyant sous le grand ciel éclatant de lumière.

Jean des Sapins.

Pour nos enfants. — La section de l'Age scolaire de « Pro Juventute » nous écrit pour remercier les personnes qui ont répondu à son appel pour le placement gratuit de nos petits compatriotes de l'étranger et du pays. Le nombre des enfants inscrits est énorme cette année, et l'institution a encore besoin de places nombreuses pour ne pas décevoir ces petits qui attendent avec impatience leur tour de partir quelques semaines au grand air. On peut s'inscrire, pour recevoir un enfant suisse, auprès de « Pro Juventute (section de l'Age scolaire, Lausanne). Compte de chèques postaux II. 2112. Les dons pour séjours de vacances sont toujours reçus avec reconnaissance.